Journal de la Société des Océanistes

Journal de la Société des Océanistes

134 | 1er semestre 2012
Restitution des têtes tatouées momifiées māori

« Dont l'image originelle ne nous parvient plus que comme une ombre.... ». À propos de *Ethnographie des Kanak de Nouvelle-Calédonie et des Îles Loyauté* de Fritz Sarasin (2009)

Denis Monnerie

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/jso/6643
DOI : 10.4000/jso.6643
ISSN : 1760-7256

Éditeur
Société des océanistes

Édition imprimée
Date de publication : 30 juin 2012
Pagination : 137-142
ISBN : 978-2-85430-032-1
ISSN : 0300-953x

Référence électronique
Denis Monnerie, « « Dont l'image originelle ne nous parvient plus que comme une ombre.... ». À propos de *Ethnographie des Kanak de Nouvelle-Calédonie et des Îles Loyauté* de Fritz Sarasin (2009) », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 134 | 1er semestre 2012, mis en ligne le 12 juillet 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/jso/6643 ; DOI : https://doi.org/10.4000/jso.6643

© Tous droits réservés

MISCELLANÉES

« Dont l'image originelle ne nous parvient plus que comme une ombre.... »
À propos de *Ethnographie des Kanak de Nouvelle-Calédonie et des Îles Loyauté* de Fritz Sarasin (2009)[1]

par

Denis MONNERIE *

Une édition et une traduction soignées

Ce beau livre, imposant par son format, est la traduction française de *Nova Caledonia* appartenant à une série de plusieurs ouvrages pluridisciplinaires sur la Nouvelle-Calédonie, publiés entre 1913 et 1929, par les savants bâlois Fritz Sarasin et Jean Roux. Ces textes classiques n'étaient disponibles qu'en langue allemande et dans de rares bibliothèques. Le présent volume correspond au tome D de la série, *Ethnologie*, publié en deux volumes par C. W. Kreidel à Munich en 1929. Il ne doit pas être confondu avec l'ouvrage publié en allemand et en français en 1917, intéressant récit de voyage, moins précis cependant que le présent ouvrage. Ici sont réunis le volume de texte et « l'atlas » – au sens allemand, ce mot désignant une carte et une série de 73 planches illustrées de photos ou dessins. Ces illustrations sont commentées dans le texte, avec des renvois réciproques. Une vingtaine de grandes photographies couleurs récentes complètent cet ensemble, présentant des objets des collections françaises ou de Nouméa et une belle pièce du musée Barbier-Muller de Genève (pl. II). On trouve là, soit des enrichissements d'information, soit des pièces mentionnées mais pas illustrées dans l'édition originale. Les commentaires de cette dernière partie sont dus à Roger Boulay, un des grands connaisseurs contemporains des collections kanak.

Signé du seul Fritz Sarasin, le travail de collecte et d'observation qui fonde l'ouvrage doit aussi beaucoup à Jean Roux, zoologiste dont l'intérêt « s'étendait également à la culture si particulière des indigènes dont il gagnait facilement la confiance grâce à son caractère affable, alors que les habitants de la Nouvelle-Calédonie sont plutôt réservés vis-à-vis des Blancs qui leur ont enlevé leurs terres » (p. 15). Les deux collaborateurs avaient déjà à leur actif, le premier surtout à Ceylan (Sri Lanka) et aux Célèbes (Sulawesi), le second à Kei et Arou (Indonésie de l'Est), des recherches approfondies sur le terrain dans le cadre des grandes expéditions scientifiques à la mode de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècles – avec pour Sarasin un peu de chasse au gros gibier par-ci par-là. Leur expédition en Nouvelle-Calédonie et aux îles Loyauté réalisée en 1911 et 1912 visait à vérifier certaines de leurs hypothèses. Sur place, Sarasin et Roux reçurent l'assistance de Maurice Leenhardt. Ils furent

1. Traduit de l'allemand (suisse) par Raymond Ammann et Bernard Gasser, préface de Déwé Görödé, introduction de Christian Kaufmann, Paris, Ibis Press, 297 p. avec à la suite du texte 73 planches originales noir et blanc de l'édition originale et 19 planches couleurs récentes avec notices de Roger Boulay, ISBN 978-2-910728-93-9.

* Institut d'ethnologie, Université de Strasbourg, LCSE (UMR 7236 CNRS), monnerie@unistra.fr

d'abord basés à Oubatche, au sud de Pouébo, puis à Canala, Yaté, Maré, Lifou et Ouvéa. On trouve à la fin de l'ouvrage une belle carte moderne avec leurs itinéraires terrestres ; ils firent aussi d'autres voyages par bateau. Un trait important de l'approche de Sarasin est la distinction systématique qu'il fait dans chaque section du livre entre la « Nouvelle-Calédonie » et les « îles Loyauté ».

La traduction d'un tel ouvrage est un exercice où se pose la question de savoir dans quelle mesure il faut privilégier des expressions du français calédonien. Raymond Ammann et Bernard Gasser, les traducteurs, eux-mêmes fort bons connaisseurs du pays, ont « pensé qu'un texte sur la Calédonie devait être lisible en premier à Nouméa » (p. 23). Ainsi on y trouvera de nombreux « calédonismes ». *Sagaie* (prononcer « sagaïe ») désigne une lance, *casse-tête* une massue, *bois de fer* le *Casuarina*, *tamanou* le *Calophylum,* etc. Ce parti pris ne gêne pas pour les plantes et les animaux, car les dénominations scientifiques figurent dans l'index ainsi que dans des notes synthétiques très bien faites dues à Helen Brinon. Pour les oiseaux, les travaux de F. Hannecart et Y. Letocart (1980, 1983) sont mis à contribution. Les noms en langues kanak (nyêlâyu de Belep, ajië de Houaïlou, drehu de Lifou, iaai d'Ouvéa, surtout) sont conservés dans les graphies anciennes de Sarasin, parfois précisées sous leur forme récente dans les notes. La difficulté principale est celle du vocabulaire du social. On sait ce que l'emploi d'éléments des vocabulaires biblique, colonial ou de termes scientifiques obsolètes apporte de distorsions à la compréhension des configurations sociales des peuples colonisés. La Nouvelle-Calédonie avec ses calédonismes n'est pas en reste, offrant une multitude de présupposés sur des « chefs », « chefferies », « tribus », « coutume », « territoire » et autres « clans » qui pâtissent doublement d'une pauvreté réflexive et épistémologique et du peu d'attention accordée aux concepts et pratiques kanak. Dans ce domaine les traducteurs font le plus souvent preuve d'une prudence bienvenue. Par exemple, localement, *tribu*, voire même *brousse* (sic !), désignent des villages kanak. Mais le texte allemand dit *Dorf* qui est justement traduit par « village » alors que *Stamm* est rendu par tribu « au sens de l'unité sociale » (note 1 p. 31).

Cinq index suivent le texte, dont celui, déjà cité qui est remarquable, pour les plantes et les animaux qui aide à s'y retrouver dans le labyrinthe de dénominations calédoniennes et savantes des espèces ou variétés de Nouvelle-Calédonie, endogènes et importées. Il sera utile au-delà de la seule lecture de ce livre – avec aussi le livre de Kasarhérou et Béalo (1998), parmi d'autres, avec une mention particulière pour les nombreuses et précieuses publications de l'ORSTOM/IRD et du CIRAD.

La tradition de recherches océanistes à Bâle

Dense et précise, l'introduction est due à Christian Kaufmann, ancien conservateur du département Océanie au Musée ethnographique de Bâle (devenu Musée des Cultures, et qui conserve une large part des objets rapportés par Sarasin et Roux)[2]. Il nous présente les deux hommes, leur formation universitaire, leur milieu familial, administratif et scientifique, leur carrière, ainsi que leurs relations avec l'autre grand spécialiste bâlois de l'Océanie de cette époque, Felix Speiser. Premier professeur d'ethnologie de l'université de Bâle, celui-ci écrivit sur les Nouvelles-Hébrides (Vanuatu) un autre grand classique de l'ethnographie de l'Océanie (1923). Le titre du présent ouvrage réfère implicitement à la traduction de Speiser intitulée *Ethnology of Vanuatu.* Ensemble, ces deux livres par leur récente réédition et traduction contribuent à diffuser largement un premier moment fort de l'anthropologie bâloise en Océanie. Celle-ci en connut d'autres, en particulier en Nouvelle-Guinée sous la direction de Meinhard Schuster, avec bien d'autres ethnologues et muséologues – dont Kaufmann –, devenus d'importants spécialistes germanophones de l'Océanie et de l'Indonésie[3]. Kaufmann montre comment les qualités, mais aussi les imperfections, de cet ouvrage pour le lecteur contemporain doivent beaucoup au contexte scientifique de l'époque. Les autres volumes de *Nova Caledonia* sont consacrés à la zoologie, la botanique, l'anthropologie physique. En outre, divers textes scientifiques ou de vulgarisation développent des théories, informations ethnographiques ou biographiques, en rapport avec les recherches de Sarasin et Roux.

2. Avec les deux traducteurs, Kaufmann a été un des maîtres d'œuvre de cette publication en français, une œuvre de longue haleine dont l'idée initiale revient à Patrice Godin qui est attaché à la traduction de l'ethnologie germanophone de la Nouvelle-Calédonie.

3. En Océanie : Brigitta Hauser-Schäublin, Markus Schindlbeck, Florence Weiss, Jürg Wassmann, Milan Stanek, Barbara Huber-Greub, Ingrid Bell-Krannhals, Christin Kocher Schmid, Jürg Schmid, Brigit Obrist van Eeuwijk, Verena Keck, Nigel Stephenson, Raymond Ammann ; en Indonésie : Gera van der Weijden, Danker Schaareman, Barbara Lüem, Peter van Eeuwijk.

L'introduction et la bibliographie font le point sur l'ensemble des publications sur ces sujets.

Une pluridisciplinarité datée

La forme de pluridisciplinarité souvent attachée aux grandes expéditions de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle est, chez Sarasin et Roux, orientée par un évolutionnisme directement inspiré des découvertes naturalistes de Charles Darwin et Albert Russell Wallace. Mais pas plus que chez Marcel Mauss, pour ne prendre qu'un exemple – et plutôt moins que dans certains textes de Maurice Leenhardt –, l'idéologie évolutionniste ne vient trop obscurcir le propos. La démarche vise ici à découvrir des populations « anciennes » et/ou leurs traces archéologiques et technologiques afin de proposer une interprétation évolutionniste mettant en parallèle l'anthropologie physique et la technologie, souvent aussi la « culture ». Les mesures crâniennes et les (détestables) photographies anthropométriques font partie, en ce début du XX^e^ siècle, des fondements de la démarche ethnographique, en Suisse comme ailleurs. À Bâle, Speiser sera un des premiers à remettre en cause cette approche, reconnaissant :

> « qu'il ne fallait plus espérer une contribution décisive de l'anthropologie physique à la reconstitution de l'histoire de la Mélanésie [...] [fondée sur l'idée] que les populations des terres intérieures, plus anciennes d'un point de vue anthropologique, pouvaient être clairement distinguées des populations des régions côtières plus récemment implantées. » (p. 12)

Dans cette perspective critique, les remarques de Sarasin à propos de la théorie d'Adolf Bastian « des idées élémentaires et des idées collectives dérivées [...] [dans laquelle] les chaînes de développement sont établies *a priori*, sans tenir compte des évolutions réelles » (pp. 267-268) ont, elles, un écho pour les réflexions épistémologiques contemporaines. On pourra trouver dans ces échecs, déjà anciens en anthropologie, de théories réductionnistes ou d'approches où plusieurs disciplines sont articulées naïvement, une valeur de mise en garde vis-à-vis des formes les plus rigides des idéologies scientistes contemporaines qui, entre l'individu biologique et la société font l'impasse sur les très considérables et complexes médiations qui, précisément, sont au cœur du social.

De l'érudition au terrain

Ethnographie des Kanak croise presque toujours l'expérience directe de l'expédition scientifique avec une connaissance approfondie des publications et des collections de l'époque. Sarasin fait ainsi grand usage de l'ensemble des sources sur la Nouvelle-Calédonie et l'Océanie. Présentant les publications sur la Nouvelle-Calédonie, il souligne :

> « un défaut majeur [des écrits anciens] [...] : très peu d'auteurs jugent bon de citer leurs sources, ce qui fait qu'il est souvent impossible de savoir si leurs données reposent sur des observations personnelles ou si elles sont simplement reprises de travaux plus anciens. » (p. 30)

Qui plus est, comme pour les descriptions des coutumes de funérailles et de deuil, « dans la plupart des cas [...] les sources littéraires, [...] souffrent [...] du fléau que les lieux où les observations ont été faites n'y sont pas indiqués » (p. 229). Dans cette veine, Sarasin s'essaie à une étude génétique critique des présupposés apportés par les sources – que l'on retrouve parfois aujourd'hui dans certaines publications (par exemple, pour les haches rondes, dites haches ostensoirs, p. 129). Ce livre contribue ainsi à éclaircir les références en boucle des auteurs anciens (par exemple, p. 253). Toutefois lui-même renvoie à *L'art néo-calédonien* (1926) d'un Georges-Henry Luquet qui a... beaucoup lu les écrits de Sarasin. Bref, par la confrontation et la discussion des observations et des sources, ce texte fait montre d'un esprit scientifique savant et rigoureux qui n'est pas si courant à cette époque dans les publications sur la Nouvelle-Calédonie.

Unité et diversité du monde kanak

« Ce qui caractérise la Nouvelle-Calédonie, c'est son grand isolement et son unité culturelle [...] unité [...] qui contraste étrangement avec le nombre élevé des dialectes » (p. 31) qu'aujourd'hui les linguistes définissent comme des langues. Cette impression « d'unité culturelle » prévaut encore chez certains auteurs, d'autant plus qu'elle a été mise en avant dans les années 1980 par le mouvement anticolonial kanak. Tout est ici question de degré. « L'unité culturelle » de la Nouvelle-Calédonie, qui apparaît clairement à mon sens en comparaison avec la diversité des sociétés de Nouvelle-Guinée, des Salomon ou du Vanuatu, doit être relativisée, comme l'indiquent bien de nombreux passage du livre, par exemple les données sur les « Coutumes de funérailles et de deuil » (pp. 229-244). Grâce en particulier à ses propres observations et photographies, Sarasin est aujourd'hui encore sans doute l'auteur le

plus précis sur les diverses formes anciennes de traitement des cadavres : exposition, ensevelissement, inhumation, momification et détachement des crânes (pp. 229-238). Il remarque la fréquence de l'orientation des crânes en direction de leur village d'origine. En écho, de cette notation qui pourrait sembler de peu d'importance, un récit recueilli à Arama dans les années 1990 parle d'un agonisant qui demande à être transporté pour mourir en un lieu d'où il pourra voir les frondaisons du hameau de sa mère. Mais Sarasin décrit de façon brève et fragmentée les cérémonies funéraires (pp. 239-244).

Démentie par beaucoup d'autres faits quand ils sont étudiés avec précision, l'impression « d'unité culturelle » renvoie à un aspect mal documenté du monde kanak : la mobilité des personnes et des groupes avant l'obligation coloniale de vivre dans les réserves. Par exemple, les relations régionales de Chemins d'une part, et/ou de mariages, les similarités des cérémonies dans leurs grandes lignes, les nombreuses interconnexions et interopérabilités qu'elles accomplissent entre le local et le régional confirment que le contraste si justement relevé par Sarasin est bien constitutif d'un des paradoxes calédoniens. Pour l'agencement des villages, il décrit bien le contraste entre l'habitat dispersé irrégulier rencontré au nord de la Grande Terre et, plus au sud (Houaïlou, Canala, Ni, p. 130), leur « disposition régulière », si joliment décrite par Leenhardt avec des allées cérémonielles. Beaucoup d'auteurs qui ne sont pas eux-mêmes des observateurs du terrain voient dans cette dernière configuration le modèle canonique de tous les villages kanak.

De la colonisation

Dans son résumé de la découverte, de la christianisation et de la colonisation, Sarasin mentionne « dès le début » une forte hostilité des indigènes envers « l'établissement d'un pouvoir étranger dans leur pays, ce qui au fond va de soi. Cette disposition d'esprit se manifesta clairement par de nombreux assassinats, de nombreuses attaques [...] la haine envers le pouvoir français était assez vive ». Ceci n'empêcha pas les expéditions militaires françaises de trouver des « tribus » alliées qui :

> « se jetaient sur leurs frères comme des bêtes sauvages tant la haine entre tribus l'emportait sur celle des conquérants étrangers [...]. Pourtant, avec le temps, de meilleures relations auraient pu se développer, si le gouvernement colonial n'avait pas accumulé à leur égard injustices et maladresses, en premier lieu la spoliation des terres autrefois protégées. » (pp. 43-44)

Ici encore son analyse de la situation bénéficie d'une part de son expérience du terrain et de sa connaissance détaillée des sources de l'époque, d'autre part de son regard éloigné de citoyen suisse. Ainsi, Sarasin mentionne la création d'éphémères écoles publiques pour les Kanak :

> « dont une [...] dans les années 1860 à Canala. [Mais] comme on ne pouvait pas trouver d'enseignants européens connaissant la langue [kanak locale] [...] la plupart des écoles publiques ont très vite disparu. » (p. 45)

Il décrit l'administration coloniale du pays, par exemple :

> « le gouvernement ne se contente pas de nommer les chefs ; selon son bon plaisir, il divise les tribus en sous-tribus ou rassemble des éléments hétérogènes, et favorise ainsi la suppression totale de l'organisation sociale d'autrefois. » (p. 45)

Il évoque le « principe commercial [...] qu'il faut convertir le salaire en alcool » dont Sarasin précise « qu'il ne sait pas si c'est encore le cas » [en 1929] (p. 46). Selon mes interlocuteurs kanak, ce l'était encore en effet dans les années 1960 pour les employés d'un magasin d'Arama tenu par un Calédonien, qui fut contraint à partir dans les années 1980.

Morcellement du monde et comparatisme des fragments : le puzzle de l'ethnographie ancienne

Le livre est organisé en multiples rubriques souvent divisées en sections, présentées en début d'ouvrage dans une table des matières. Presque toutes correspondent à des planches de l'atlas. De nombreux renvois atténuent ce morcellement à l'ancienne qui, grâce au talent d'écrivain de Sarasin, ne prend jamais trop l'allure d'un saucissonnage. Quand ils lui semblent pertinents, les renvois comparatistes à d'autres régions d'Océanie (principalement le Vanuatu, surtout d'après W.H.R. Rivers et Speiser), parfois à l'Indonésie ou à Ceylan illustrent ressemblances et contrastes. Ils servent notamment à illustrer ou discuter les thèses formant la toile de fond théorique implicite de l'ouvrage, dont celle, d'inspiration historique et diffusionniste, des « cercles de culture » (*Kulturkreis*) développée par Fritz Gräbner, W. Foy et Bernhard Ankermann, avec un accent évolutionniste et universaliste, et « admise comme fondement de la science ethnologique » par Wilhelm Schmidt et W. Koppers (p. 267 ; par exemple, pour les haches de pierre, pp. 123-124 et 127, pour les danses p. 200, pour les conques 207, pour les institutions 220-221, etc.).

Oublions les présentations explicites des approches théoriques qui désormais occupent la première partie de la plupart des ouvrages modernes. Ici il faut chercher le développement du fil théorique au détour d'un argument. Il est vrai qu'il s'agit de présenter l'ethnographie et que les publications théoriques viennent à part. Mais la conclusion (pp. 267-269) très dense, très intéressante dans sa première partie et lourdement marquée par son époque dans sa fin ne laisse aucun doute : cette ethnographie est aussi un support pour des argumentations à propos de constructions théoriques. Les objets sont choisis, collectionnés et commentés car ils représentent des éléments clés dans des typologies (explicites ou implicites), en particulier pour discuter les cercles de culture.

L'intérêt pour la technologie de fabrication prédomine. Plus précisément, Sarasin se revendique d'une « ergologie néo-calédonienne, psychique aussi bien que matérielle » (p. 267). Le très fort intérêt pour les objets s'accompagne de descriptions détaillées des processus de fabrication. Cependant tous n'ont pas été observés ou été l'objet du même intérêt. Par exemple, pour les toits, les alènes collectées sont plus longuement décrites que la couverture même. De même on apprend beaucoup sur la fabrication des paniers et des sacs, certains fabriqués aujourd'hui à l'identique (p. 108, pl. 15 1à 3). En revanche, Sarasin parle assez peu de leurs usages (pp. 108-110). La position qui consiste à articuler des faits sociaux de fabrication et d'usage des objets est ici comme en suspens. La question de la place de ces objets dans les représentations, ou même les perceptions, locales devenue tellement importante dans les recherches contemporaines est plus que secondaire et souvent absente. Manque d'intérêt ou manque d'outils scientifiques ? On ressent bien à quel point, dans ce cadre épistémologique vieillissant et contraignant, la formidable avancée théorique que fut le fonctionnalisme de Bronislaw Malinowski sera bienvenue. Bref, il n'y a pas de « modernité » théorique de Sarasin (comme il y a une « modernité » de Arthur Maurice Hocart par exemple, à la même époque). Ses qualités sont ailleurs : ambition intellectuelle, largeur de vues, grande érudition, rigueur, précision dans les descriptions, sens critique. Ainsi, il ne se contente pas de ses propres collections ou des publications, il visite les collections et musées européens à la recherche des objets kanak : il y relève même des faux (p. 113).

Les découpages contemporains de l'anthropologie européenne ne s'appliquent pas non plus à Sarasin qui, dans le cadre de sa perspective évolutionniste, a un fort intérêt pour l'archéologie. Il fouille plusieurs sites, parmi lesquels un proche de Koné, région dont l'heure de gloire viendra progressivement à partir de sa (re)découverte en 1952 par les archéologues américains Edward Gifford et Richard Shutler Jr. sur le site qu'il baptisèrent Lapita (p. 33, planche 20). À ce propos, dans ses conclusions il indique qu'alors même que des outils ont un « caractère nettement paléolithique [...] ils ne peuvent en aucun cas correspondre à la période paléolithique européenne, à cause de leur position proche de la surface du sol, et plus encore à cause de leur association permanente avec des tessons de poterie ainsi que celle, occasionnelle, avec des débris de lames polies [...] c'est un néolithique à traditions encore fortement paléolithiques » ce qui peut être rapproché de la situation australienne (p. 36). La question de la distinction des périodes archéologiques en Europe et en Océanie est clairement posée, comme le montrent aussi à la même époque les travaux de Speiser. Plusieurs sections argumentent l'hypothèse de Sarasin d'une origine des Kanak dans le détroit de Torrès (pp. 31, 135, 267 ; implicitement : 123, 132, 169, 206, 218, 220, 221, 236) ce qui, selon lui expliquerait des ressemblances physiques des Kanak avec les Aborigènes australiens.

Suivant l'intéressante ethnographie de la guerre (187-191), la très longue section sur le cannibalisme (pp. 192-197) correspond aux préoccupations souvent assez gore des lecteurs - pas seulement de l'époque - à propos des populations autres. Mais il s'agit bien d'une pratique qui a existé dans le pays, comme ailleurs en Océanie et dans le monde. Plus loin on trouve une longue et intéressante section synthétique sur les « pierres magiques » (pp. 256-264).

La recherche des temps anciens

De façon générale, la sensibilité de Sarasin aux manifestations sociales et culturelles vivantes est limitée. Dans ce domaine ses informations proviennent souvent de ses lectures (voir section sociologie, 215). Il est vrai que le travail lors d'expéditions comme celle avec Roux en Nouvelle-Calédonie, même si elle fut assez longue, ne procure pas autant de savoirs observés, vécus, partagés et contextualisés que l'observation participante et que « ethnographie » doit être ici surtout entendu en relation aux objets ou restes humains. Beaucoup des descriptions de cérémonies de Sarasin sont de seconde main (souvent tirées de Jules Garnier), voire de troisième main, comme la célèbre description du « pilou » de Leenhardt (que ce dernier n'avait

pas vu et tenait d'amis kanak) qui est largement mise à profit dans les sections « Fêtes, danses et accessoires de danse » (pp. 200-201) et « Coutumes de funérailles et de deuil » (pp. 242-243). Ceci est précisé aussi bien par Sarasin lui-même que par les traducteurs et éditeurs du présent ouvrage, dans les notes.

Mais quand il s'intéresse aux hommes, il peut être très précis – sur certains points. Il a lui même assisté à deux « danses », l'une près de Oubatche, l'autre pour un accueil à Bopope (pp. 198-199, p. 213). Cette dernière est bien décrite, mais l'ensemble de la cérémonie d'accueil et son contexte relationnel sont négligés. En revanche, conformément à l'orientation générale de l'ouvrage, la description des parures, vêtements et haches de danse occupe une place considérable. Pour les chorégraphies, ses descriptions visent des comportements, et il distingue utilement les « simulacres d'attaque » et les « danses artistiques ». Les actes d'échanges cérémoniels ne sont guère décrits. Il est vrai que le livre s'ouvre sur une ode funèbre à la civilisation kanak dont, selon Sarasin, l'intérêt semble pouvoir ne concerner que « l'ancien temps ».

> « Sous bien des rapports, il est aujourd'hui déjà trop tard pour faire des recherches ethnologiques sur les Néo-Calédoniens et les Loyaltiens. L'influence de la colonisation et des missions a déjà en partie transformé et détruit les vieilles institutions, les conceptions anciennes dont l'image originelle ne nous parvient plus que comme une ombre. Sur les mœurs et les usages de l'ancien temps, seuls les plus âgés sont encore à même de donner des informations à peu près sûres. » (p. 29)

Contrainte par ces présupposés et son cadre théorique, l'approche induit de fait une inattention aux procédures, motivations et intentions des acteurs et des sociétés contemporaines de son séjour, ainsi qu'aux significations de leurs actes et paroles. Sarasin a un regard trop focalisé par ses théories et présupposés pour être en mesure d'envisager la pertinence scientifique d'une étude approfondie d'actes sociaux pourtant foisonnants, intenses et centraux du monde kanak, comme les cérémonies, qui restent ainsi comme périphériques à son champ d'observation et de réflexion.

Cette belle publication en français d'un classique de l'ethnographie de la Nouvelle-Calédonie a un grand intérêt scientifique. C'est pour le lecteur contemporain un outil d'information et de travail très riche, présentant une somme et une discussion des publications jusqu'en 1928. Avec d'autres publications anciennes, dont celles de révérend père Lambert, de Jules Garnier, de Maurice Leenhardt et de Georges-Henri Luquet, ce grand classique de Sarasin, désormais accessible pour le lecteur francophone, est une mine d'informations et permet aussi de mieux comprendre comment certaines directions de recherche se sont développées en Nouvelle-Calédonie où les textes des auteurs anciens ont longtemps constitué une sorte de matrice pour le développement des questionnements anthropologiques.

On y apprécie les qualités d'écriture, d'érudition rigoureuse et, pour son temps, l'attitude critique de Sarasin. En outre, ce texte présente la particularité de n'être pas dû à un Français. Le regard éloigné de ce citoyen helvète vaut par de nombreuses notations sur les réactions des Kanak à la colonisation que l'on s'efforcerait en vain de trouver dans la plupart des ouvrages français de l'époque. Par ses index, il apporte une foule de précisions, en particulier dans le domaine de la botanique. Surtout, il rassemble dans les planches de son « atlas » des centaines d'illustrations en noir et blanc dont certaines sont très connues et ont été souvent reprises sous des formes diverses[4]. Malgré sa publication originale ancienne, cet ouvrage rassemble sur la « culture matérielle » des Kanak un ensemble très complet d'images et d'informations (certaines parfois datées ou réfutées). Il faut se rendre à Nouméa, à l'excellent musée de la Nouvelle-Calédonie pour voir rassemblée et exposée une aussi riche diversité d'objets kanak. Et peut-être, l'avenir nous le dira, à Paris au musée du quai Branly, pour une prochaine exposition sur la Nouvelle-Calédonie.

BIBLIOGRAPHIE

Hannecart F. et Y. Letocart, 1980 & 1983. *Oiseaux de Nouvelle-Calédonie*, Tome I, Volumes I & II, Nouméa, Les Éditions Cardinalis.

Kasarhérou Emmanuel et Béalo Yves Wedoye, 1998. *Guide des plantes du chemin kanak*, Nouméa, Centre culturel Tjibaou.

Sarasin Fritz, 1917a. *Neu-Caledonien und die Loyalty Inseln. Reiseerinnerung eines Naturforschers*, Basel, Georg.

—, 1917b. *La Nouvelle-Calédonie et les Îles Loyalty. Souvenirs de voyage d'un naturaliste*, trad. de Jean Roux, Bâle/Paris, Georg/Fischbacher.

Speiser Felix, 1991 [éd. or. 1923]. *Ethnology of Vanuatu,* Bathurst (Australie), Crawford House Press.

4. Par exemple, une belle affiche dessinée à partir des photos de Sarasin qui représente les maisons kanak a été publiée par l'Agence de développement de la culture kanak (ADCK).